

---

## XYZ. La revue de la nouvelle

# Sugar Ray & C<sup>ie</sup>

Éric Gilberh



---

Number 86, Summer 2006

Sports

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3222ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Gilberh, É. (2006). Sugar Ray & C<sup>ie</sup>. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (86), 20–29.

Sugar Ray & C<sup>ie</sup>  
Éric Gilberh

**S**IMON ARRIVE avant 21 heures et il repart tard dans la nuit. On se pose dans la cuisine, j'ouvre le deuxième battant de la fenêtre, je mets le ventilateur en route, sors deux verres et on s'assoit autour de la table et on cause de ci et de ça.

À un moment, on se retrouve à parler boxe.

On cause combats de boxe et boxeurs. On cause de la classe d'un Marvelous Marvin Hagler et de ses combats face à Sugar Ray Leonard, à Thomas Hearns, à Roberto Duran. On mange des pistaches, on blablate et on descend des bouteilles — et Simon dit :

« Il avait de la classe, Hagler. »

Je réponds :

« Ouais. Je suis d'accord.

— Vif. Précis. Beau à regarder. Un chef-d'œuvre.

— Ouais. Je suis d'accord. »

Je décolle mon t-shirt de sur ma poitrine. J'ai l'impression que le ventilateur ne sert à rien et je décolle mon t-shirt humide de sur mon ventre humide — et Simon dit :

« De la classe et une puissance. Il lançait ses poings comme des battoirs. Ça partait. Ça mitraillait. Je dirais que Hagler, c'est le poids moyen parfait. Contre Duran surtout, je trouve. »

Je réponds :

« Moi aussi, je trouve », en me levant.

« Enfin, c'est mon point de vue.

— Non, t'as raison. T'as raison, je suis d'accord », je dis en marchant vers le frigo. « Hagler est le poids moyen parfait. Contre Duran surtout. »

J'ouvre le frigo et j'ouvre le freezer — et Simon dit :

« Il avait une de ces volontés. Je me demande comment il pouvait encaisser autant. »

Je réponds :

« Ouais. Je suis d'accord », en sortant un bac à glaçons.

Et je répète :

« Ouais. Je suis d'accord. T'as raison. Il savait attaquer et il savait encaisser. »

Et Simon dit :

« Mais c'est comme ça. On doit tous encaisser, un jour ou l'autre. Non ? »

Simon, je suis content qu'il soit passé.

□

Simon en connaît un bout, question boxe. Il me dit que dans certains pays les poings d'un boxeur — un boxeur professionnel, je veux dire —, ses poings sont assimilés à des armes. Si tu te bats dans un bar — un bar ou ailleurs, tu me suis ? — et que tu blesses un type et que tu es boxeur professionnel, on considère que tu as attaqué le type avec une arme. Ça change tout, pour l'inculpation.

Simon en connaît un bout long comme ça sur la boxe. Moi aussi. Mais moins. Il est incollable sur Joe Louis. Sur Mazzinghi. Sur Dempsey, La Motta. Sur Monzon. Il connaît les palmarès, les qualités, les défauts, les petites histoires de chacun. Il sait des choses complètement dingues, comme ça : « Joe Louis conserve son titre des poids lourds en battant Red Burman par K.-O. à la cinquième reprise à New York le 31 janvier 1941. » Qui peut bien vous sortir un truc pareil ?

Simon, je suis content qu'il soit passé.

Là, je l'écoute me raconter un combat. Il me dit que ça s'est passé au troisième round. Il me dit que le gars, ses jambes ne le portaient déjà plus — il essayait de bouger, mais non : il ne bougeait plus. Il se cale dans un coin. Et sa garde s'abaisse. Il reçoit un direct à la pommette. Sa tête sursaute et du sang gicle, mais il ne tombe pas. Ça l'a sonné. Il remonte d'instinct sa garde — tu vois, on dirait une marionnette sur ce coup-là : quelqu'un aura tiré sur les ficelles et ses bras sont remontés. Alors, celui qui attaque, il recule, il regarde l'arbitre l'air de dire hé ! ça suffit comme ça, non ? Mais l'arbitre ne trouve pas que ça suffise, il lui

fait même signe d'y retourner. Alors il y retourne. Il ajuste et se met à lâcher ses coups — peut-être qu'il espère que l'arbitre en aura assez, qu'il les séparera : direct au foie — l'autre se plie en deux — suivi d'un crochet qui atteint la pointe du menton — la tête part à gauche — enchaîné avec un crochet de l'autre côté — la tête revient en place — et un uppercut. Je regarde et je pense comme tout le monde que ça va, que le gars a eu son compte. Mais il tient encore debout. Sa garde, c'est des bras morts sans os et sans muscles. Celui qui attaque, il regarde une nouvelle fois l'arbitre, mais l'arbitre ne moufte toujours pas... C'est là qu'un petit bonhomme assis à côté de moi me donne un coup de coude et me dit ça : *t'en veux une bien bonne ?*

« Ouais. »

Il me dit que le boxeur qui morfle et l'arbitre, ils couchent avec la même fille — *l'arbitre et le type, là, celui qui prend une sacrée roustes, ils sont, comme qui dirait, à la colle avec la même fille...*

« Ah ? », je lui dis, au petit bonhomme.

« Ouais. Mais il n'y a que l'arbitre qui le sait, qu'ils sont, comme qui dirait, à la colle avec la même fille.

— Tiens tiens.

— Ouais : il le fait payer. »

C'était simple. Et Simon me dit que quand le gars a fini par s'effondrer, il aurait juré qu'il lui manquait un œil...

Je dis :

« C'est moche. »

Et Simon répond :

« Oui. Oui et non. »

Simon, je suis content qu'il soit passé.

□

Simon aime la boxe. Quelques années plus tôt il a même porté les gants. Rien de terrible, mais porter des gants lui a plu. Pour être au top il avait complètement arrêté de boire durant deux ans et durant ces deux années il avait remplacé le vin, la bière et le reste par des séries de pompes, de la corde et du

jogging. Trois entraînements par semaine — comment tu fais ? j'avais demandé. Pour le boulot. Pour ta femme. Pour tout ça. Surtout pour t'occuper de ta femme.

« Bah... », il avait répondu. « Bah... »

Il avait combattu. Gagné. Perdu. C'était selon. Il n'était ni bon ni mauvais. Il n'était rien qu'un type de plus en short, avec un protège-dents dans la bouche, qui tournait en rond sur un ring en essayant de toucher sa cible. Mais ça lui plaisait et, moi qui l'ai vu en plein combat, je trouve qu'il avait une certaine forme de classe. Simon, son corps est un peu en forme de sablier. Comme trop étroit à la ceinture. Il a de sacrées jambes. Des épaules larges, mais, entre ça, c'est très étroit. En deux ans d'entraînement il n'a pas élargi sa ceinture : il a pris du reste.

Je suis content de ne m'être jamais retrouvé sur un ring, face à lui. Enfin, je dis ça, mais on est copains, et un copain ne frappe pas à toutes volées sur un autre copain.

Simon, je suis content qu'il soit passé.

Il est 23 heures et je vais sortir d'autres bières, parce qu'on en a déjà vidé pas mal. Surtout moi. Je suis un peu saoul. Un peu. Mais, quand je reviens avec le pack, Simon me dit :

« Non. Pour moi ça va. »

Je fais des yeux ronds — *comment ça « ça va » ?*

« Je ne bois plus autant. J'ai repris l'entraînement. »

Ça me cloue — *ah bon ? L'entraînement ? Quand ?* Et il me dit qu'il s'y est remis il y a trois mois, que depuis trois mois il fait des efforts, il court, il saute à la corde, il fait de la musculation, du sac, il y va mollo avec l'alcool — *ah bon ? Tu veux te relancer ?* Et il me dit que non, qu'il ne veut pas se relancer, qu'il ne sait pas vraiment pourquoi il s'y est remis. Enfin, si, il le sait, mais que si une chose est sûre, c'est qu'il ne peut pas me le dire — *ha ha ha*.

Et je ris aussi — *ha ha ha*. Sans trop savoir pourquoi.

□

Alors je bois seul. Le ventilateur oscille, il couine. J'ai de plus en plus chaud. Simon est assis sur sa chaise, je suis assis sur la mienne et je bois tout seul. Et j'ai de plus en plus chaud.

Ah bah ça...

Et puis, pour me mettre un peu au parfum, Simon dit :

« Allez si, je vais en prendre une. Comme ça tu ne pourras pas dire que je ne t'ai pas laissé ta chance.

— Pas laissé ma chance ?

— C'est ce que je te dis : laissé ta chance. »

Je lui donne une bière. Je bois. Il boit. Il est minuit quarante, et quand Simon repose sa bouteille vide, il plante son regard dans le mien et son regard fait le tour de ma cervelle et il me dit, comme ça — *ce que je veux dire par « laissé ta chance », c'est que tu as besoin de faire de l'exercice.*

« Ah bon ?

— Oui. J'ai l'impression que tu aurais besoin d'expulser de mauvaises choses. De les chasser hors de toi. Et, pour ça, il faut faire de l'exercice.

— C'est peut-être vrai... Ouais, t'as raison... J'ai peut-être besoin de faire de l'exercice...

— Alors c'est ton jour de chance. Parce que je suis passé par la salle d'entraînement avant de venir te voir. J'ai fait un peu de corde et j'ai ramené deux paires de gants pour qu'on s'amuse un peu, nous deux. »

*... Pour qu'on s'amuse un peu, nous deux...*

Alors je dis :

« Je bois une dernière bière et on s'y met ? »

Et il répond :

« Accordé. Une dernière bière et on s'y met. »

Et je bois une dernière bière en me disant que, bon Dieu, je sais à quoi rime tout ce cirque, je sais pourquoi tout ce cirque. Je bois, je sirote — *allez, vieux, c'est l'heure.*

Je dis :

« Ouais, t'as raison, c'est l'heure. »

Je me lève et on sort.

Simon, je suis content qu'il soit passé.



D'abord : s'échauffer. Un quart d'heure de jogging dans le quartier. Courir comme des cons sous les lampadaires — *allez allez allez plus vite, vieux.*

« Ouais. T'as raison. Je dois courir plus vite... »

Mais il fait si chaud. On accélère — *allez allez allez plus vite.*

« Ouais. T'as raison... »

On court un quart d'heure sous les lampadaires et on rentre, et j'ai l'impression d'avoir un trop-plein de graisse dans la gorge qui m'empêche de respirer. L'air ne passe pas bien. Je m'appuie au grillage de la barrière. Je dégouline de sueur. Le dos contre le grillage de la barrière, plié en deux avec mes mains sur les cuisses, je dis à Simon que j'ai la gorge enflée :

« L'air ne passe pas bien. J'ai la gorge enflée... »

— Ah... »

Mais Simon s'en contrefout. Il ouvre le coffre de sa voiture, en sort les gants. Il me lance ma paire. Et je sais bien pourquoi il s'en contrefout, je sais bien pourquoi il me lance ma paire de gants en disant :

« Pour toi. Pour qu'on s'amuse un peu, nous deux. »

Il referme son coffre, on va dans le jardin. Simon me dit d'aller chercher de l'eau et d'allumer la lumière extérieure — ce que je fais...



Une bonne partie du jardin est éclairée et il délimite un ring entre les rosiers — *le ring, c'est de là à là et de là à là. O.K. ?*

« O.K.

— Pas de bandage dans les gants.

— Pas de bandage dans les gants.

— Pas de protège-dents.

— Pas de protège-dents. »

Je mets mes gants. Simon met les siens puis cogne ses poings l'un contre l'autre.

Il dit :

« Round 1. »

On se met au centre du ring.

Il dit :

« On y va ? »

Je réponds :

« On y va... »

Et on cogne nos gants.

Dès le début, il se lance. Il me tourne autour en boxant dans le vent. Des coups très courts et très vifs pour m'empêcher de montrer qu'il va vite. Qu'il aurait facilement le dessus, s'il voulait. Une droite suivie d'une gauche. Une gauche suivie d'une droite. Dans le vent, court, mais rapide. Puis il allonge ses coups. Une longue droite. Une longue gauche. Il me garde à distance et règle la longueur de ses coups. Voilà ce qu'il fait : il règle la longueur de ses coups. Encore quelques secondes de ce petit jeu-là et il exécute un joli *shuffle*, m'envoie un *one-two* léger contre les poignets, puis un direct du droit sur l'avant-bras, et il recule. Moi, je fais mon possible pour sautiller sans cesse, mais ça m'essouffle. Même ce ridicule assaut m'a fatigué. Alors je réduis la cadence. J'essaie simplement de conserver ma garde au bon endroit pour limiter la casse. Et puis Simon me plante son regard, celui qui fait le tour de la cervelle, il cogne ses gants et avance en faisant glisser ses chaussures sur la pelouse. De nouveau je suis à sa portée. Il m'ajuste d'un *jab* costaud et me lance un premier direct bien appuyé au ventre. Je le bloque avec mon coude. Il fait deux pas en arrière.

« Pas mal.

— Merci », je dis.

Mais c'est toujours lui qui prend l'initiative. Il me fond dessus. Son gauche me cueille à la joue. Sa droite cogne en plein sur mes gants et je me prends mes propres gants sur les lèvres. Un léger goût de sang me noie la bouche. Je n'ai toutefois pas trop le temps d'en profiter. Un crochet du droit m'atterrit sur l'épaule, un direct au foie me coupe la respiration et je baisse ma garde. Simon me met une pichenette sur le menton :

« Fin du premier round. »

Je crache par terre. Simon boit puis me lance la bouteille. Je récupère une minute en silence — et Simon dit :

« Round 2. »

Tout de suite, ça se sent : le rythme a changé. Simon me garde toujours à une distance parfaite pour me cueillir, sous pression, il lance sans arrêt son gauche contre mes gants. Je recule. Il continue à lancer des rafales de gauche. Je recule. Je recule. À tel point que je sens un rosier me piquer les fesses. Alors je bondis sur ma droite et lance un crochet comme je peux. Le crochet décrit un magnifique demi-cercle et passe à 30 centimètres de lui. Et Simon m'a bien vu lancer le bras n'importe comment, il m'a bien vu me déséquilibrer tout seul et gommer toute trace de garde. Alors il s'arc-boute, se tend et m'envoie un lourd direct au plexus. J'accuse le coup. Je cherche à reprendre mon souffle et je vacille. Je tombe en arrière.

« Allez, vieux. Debout. Il était pour rire celui-là. »

Mais Simon n'a pas l'air de rire.

Je dis :

« Ouais. T'as raison. Faut que je me remette debout. »

J'ai la tête qui tourne mais je me remets d'aplomb. J'ai envie de vomir. J'ai des taches blanches devant les yeux. Je me remets en position. Je monte ma garde mais je n'ai plus trop la force de sautiller. Simon s'approche sans se presser. Il m'ajuste à la tempe. Le coup part et le haut de ma tête subit le choc. Je suis déséquilibré. Simon me redresse d'un crochet presque sur les reins. Puis, une tornade de coups des deux mains, à moitié sur mes côtes à moitié sur mes flancs, me maintient debout. Je recule, une fois de plus. Simon me cogne. Je sors des limites du ring et Simon me cogne toujours. Il fait comme si je n'étais qu'un sac de frappe. Je recule, recule et m'affale dans un massif — et Simon dit :

« Fin du second round. »

Je reste dans mon massif — j'aime mes fleurs, j'aime mes rhododendrons, mes cyclamens, mes gardénias —, je n'ai plus envie de bouger. Je n'ai pas envie de ce foutu troisième round. Ce troisième round sent mauvais. J'ai mon compte.

Je dis :

« Écoute, J'ai mon compte... »

Simon répond :

« Pas encore. »

Je me redresse comme je peux. Les gants au bout de mes bras pèsent une tonne. Mes bras pèsent une tonne.

Je dis :

« Écoute. Je crois que j'ai vraiment mon compte... »

Simon répond :

« Pas encore. »

Simon me lance la bouteille d'eau. Trop court. Elle tombe et roule à mes pieds. Je la ramasse, en avale quelques gorgées — et Simon dit :

« Troisième et dernier round. »

Je retourne sur le ring. J'ai du sang dans la bouche. J'ai mal aux côtes, ma peau est rouge. J'ai mal aux gencives et aux dents. J'ai mal à la tempe et partout à la tête. Aux oreilles. Aux bras aussi et à l'épaule et à la pommette. J'ai mal au dos. Je me retiens pour ne pas gerber.

On cogne nos gants.

Simon attaque. Ses coups sont durs. Placés. Dououreux. Il ne m'épargne pas. Il lâche tout ce qu'il peut. Il me matraque. Il cogne jusqu'à ce que j'ai reculé aux limites du ring, puis il retourne au centre et me fait signe de venir. J'y retourne. Et je pense au type de son histoire. Celui qui s'est fait salement tabasser.

Ça me fait rire — *hi hi hi*.

Simon bouge bien. Ses épaules, ses jambes et ses bras ont un rythme parfait. C'est comme s'il dansait sur la pelouse, il distribue. Tous les enchaînements y passent et je déguste. Je sens une poche de sang enfler au-dessus de mon œil droit, puis se percer. La transpiration me pique là où la peau s'est ouverte. Mon champ de vision rétrécit. Je dois lever la tête pour y voir quelque chose.

Et je pense toujours à ce type qui s'est presque fait arracher un œil au troisième round pour avoir, comme qui dirait, baisé une fille qu'il aurait pas dû baiser, et ça me fait rire — *hi hi hi*.

Simon virevolte et lance ses poings et ses poings s'écrasent sur mes côtes, sur mon ventre. Il tournoie et vise mon oreille. Puis son poing s'abat sur mon front — il dit : ta garde ! Bougre de con ! Ta garde !

Alors je ris — *hi hi hi*.

Deux gauches enchaînés sur mon nez, ça craque, mais je ne cherche pas à rendre les coups, à quoi ç'aurait servi ? Et puis : j'en suis incapable.

Alors je ris — *hi hi hi*.

Et, pendant que je me fais rosser, je pense à ce gars et je me dis que, lui, il ne savait pas qu'il se faisait taper sur la gueule à cause d'une partie de jambes en l'air à laquelle il n'aurait pas dû participer.

C'est ce qui nous différencie, lui et moi : dans mon cas, je le sais.